

869.

ИРОБЕРЕHO
1948 г.

368
532

LA FARCE
DES
COVRTISANS
DE PLVTON,
ET LEVR
PELERINAGE
EN SON ROYAVME.



M. DC. XLIX.

1372

1

FARCEVRS.

Nirazam.

Yremed'.

Dracip.

Teruobat.

Telbuod.

Naletac.

Siobsed.

Pluton.

Caron.

Siobsed Espion.

Au Sieur de la Valize sur sa Farce.

EPIGRAMME.

L'Art de Iodelet a cessé,
Aussi bien que celuy des garces:
Mais il sera recompensé,
Car Mazarin fournit de farces.

Par N. Bosq. Cheualier de la Traille.



LA FARCE DE Mazarin , & des Monopoleurs.

SCENE PREMIERE.

NIRAZAM , YREMED , NALETAC.

NIRAZAM.

ENfin, Messieurs, il faut sans plus long-temps songer
 Trouver quelque moyen qui les fasse enrager,
 Cés testes songe-creux qui ne peuvent sans craindre
 Pour s'enrichir bien-tost ce vieil Cuias enfreindre.
 Eux mesme font la loy, & ont si peu d'esprit
 Que de ne s'exempter de ce qu'elle prescrit
 Il n'appartient qu'à eux de souffrir l'esclavage
 De Madame la loy à leur dés auantage :
 Aussi auons nous bien iusques icy monstté
 Que Bartole chez nous n'est point enregistre,
 Car mettans sous le pied toute sorte d'obstacles
 Nous auons pris en main ce qui fait des miracles,
 Et tous d'un mesme accord nous auons fait serment
 Deprendre à toute main, mais bien honnestement :
 Car apres tout, Messieurs, personne ne peut dire
 Ce Chaudron m'appartient, ny cette poisse à frire,
 Ce lit, cette marmitte, ou ce pot à piffer ;
 Et pour dire en vn mot on ne scauroit penser
 Que dans mon Cabinet, ma Sale, ou dans ma Chambre

A ii

Dans ma Cour dans ma Caue, ou dans mon anti-Chambre,
 I'oseray dire encor, que dedans mon priué,
 (Foyillez y s'il vous plaist) on n'a iamais trouué
 Qu'il ay rien caché qui appartienne à d'autres,
 et ie m'asseure aussi que iamais dans les vostres
 On n'a entendu dire, hola, cecy est mien,
 I'en viuray deormais comme estant de mon bien.
 Vne chose sur tout m'empesche de me taire
 et ie n'y puis penser sans me mettre en cholere,
 C'est que dans mon affaire vn petit Parlement
 Il veut mettre le nez iusquez au fondement
 Pour moy, foy de voleur, ie ne puis pas comprendre
 Quel profit en cela il en scauroit pretendre,
 et ie crains qu'en affaire il entre si auant
 Qu'il n'en puisse sortir à son contentement:
 C'est pour ne point vser de ces mots deshonestes
 Qu'il n'en puis sortir avec ses brayes nettes.
 Il n'appartient qu'à moy de mettre la le nez,
 Puisque mon gros Camus si bien en luminé
 Est tout le fondement de ma bonne fortune,
 Qui n'est que par sa source à tout autre commune.
 Et voila le suiet qui a pû m'obliger,
 Puisqu'il nous sommes tous dans vn mesme danger;
 A tenir auourd'huy la presente assemblée,
 Affin que dans le tems que la France est troublée,
 Nous puissions seurement faire nostre pacquet
 De peur d'estre bientost pris dans le trébuchet,
 Dites donc sur ce point qu'elle est vostre pensée,
 D'autant que vostre vie en est interessée.

Yremed.

Orfus, puis qu'auourd'huy vous me faites l'honneur
 De dire mon aduis sur le present malheur.
 Ie d'iray en deux mots, Iules, ce que ie pense,
 Quoy que ie craigne vn peu que cela vous offense;
 Or donc, pour commencer ma petite oraison
 Vous deuez ruminer, si i'ay quelque raison
 De dire librement que toute vostre vie

D'vne

D'une mesme fortune a esté ensuiuie :
 Car vous confesserez que son commencement
 N'est iamais prouenu que du cul seulement,
 Or ça, si maintenant la breneuse fortune
 Vous retourne le cul sans esperance aucune,
 C'est qu'il se fait en vous, ce qu'on n'a iamais veu
 Car le proverbe dit (si i'ay bien retenu)
 Du moins ie l'ay appris de ma bonne nourrice,
 Qui le lisoit escrit dans vn cornet d'épice,
 Que le tabourin rend ce que la flute prend :
 Et en vous nous voyons que vostre flute rend
 Ce que vostre ieunesse vn peu trop amoureuse
 Mettoit dans son tabour d'une flute pleureuse.
 Aussi ne doit-on point deormais s'estonner
 Si souuent en vn iour vous pouuez chapponer,
 Car vous auez cuvé tant de liqueur contable
 Que vostre magazin doit estre inespuisable,
 et vous ayant souuent seringué le balon
 Il doit estre à iamais enflé tout de son long.
 Or, comme de tout tems on vous a fait apprendre
 De receuoir, de prendre, & rarement de rendre,
 Si, à vne personne on vous à veu donner,
 Vous auez bien ozé mil autres ruiner ;
 et c'est de cela seul que les femmes de France
 Pursuiuent vostre flute avecques tant d'outrance :
 Que, si elles pouuoient, sans aucune pitié
 elles en mangeroient vne double moitié,
 Car elles scauent bien que vous estes la source
 Qui des pauues marits a espuisé la bourse,
 et nous neuiterons nostre malheur present
 Qu'en gaignant le taillis, ou en rendant l'argent.

Nirazam.

T'ay trop bon cœur.

Naletac.

et moy, Messieurs, ie m'y oppose,

Mais seulement icy, ie diray vne chose,
 Qu'il faut plus que iamais armer de tous costez,

B

Et lors vous les verrez bientost espouventez,
 Quand vous mesme à la teste & avecques main forte,
 Porterez là terreur iusques dedans leur porte.

Nirazam.

Ah ! Monsieur, ie suis bien vostre humble seruiteur
 Il faudroit n'estre point susceptible de peur
 Pour chercher l'ennemy au hazard de ma vie,
 Par ma foy ie crains trop qu'elle me soit rauie :
 On ne m'a iamais veu si grand traistre à mon corps
 Que de le vouloir mettre au Royaume des morts.

Nalctac.

Vous ne pouuez en rien risquer vostre personne,
 C'est seulement pour vous que la France s'estonne,
 Et quand elle verra que cent milles soldats
 Sous vn terrible mars chercheront les combats :
 Vous trouuerez bientost que deffous vostre empire
 Le monde tremblera sans plus ozer mot dire.

Nirazam.

Ie vous repete encor, & vous redis Monsieur,
 Que foy d'homme, ie suis vostre humble seruiteur
 Mais que ie ne sçais pas ce que c'est de me battre :
 En effet ie sçais bien de l'espée combattre,
 Et ie l'apris assez à l'aage de dix ans,
 Mais pour n'en point mentir c'estoit ames despens,
 Car lors que tout petit ie commençois d'apprendre
 Ie ne pouuois encor fortement me deffendre.
 Ie vous laisse à penser si des coupeiares
 Qui depuis vn long-tems manioient les fleurets,
 Ne mettoient point à cul vn enfant de mon age.
 Il est vray que d'abord i'auois tant de courage
 Que difficilement portoient ils vn bon coup :
 Mais i'efus si pressé, qu'il falut apres tout
 Ceder à des Laquais qui prenaient vne Lance
 Me portoient vne botte en telle violence
 Qu'enfin ne pouuant plus tant de beaux coups parer
 Il fallut me resoudre à me laisser bourrer.
 Dans ces extremitez, ce que ie pouuois faire

Estoit de succomber & tourner le derriere,
 Et ie ne scaurois point le moiens d'attaquer
 Si ie n'estois icy venu le pratiquer,
 Iamais en Italie on ne m'a sceu apprendre
 Comme il faut attaquer, mais bien à me deffendre
 Ou mesmes, supposons que ie sois bien vaillant
 Car du moiens ie vaux bien quelque passe-volant,
 Ou prendre des Soldats? qui de par tous les Diabes,
 Seront ceux qui voudront nous estre secourables?

Naletac.

Mou sieur souuenez-vous que vostre argent peut tout.

Nirazam.

Vous sçaez mon humeur . c'est l'argent qui me fout.

Naletac.

Hé bien ie diray mieux, que cela ne vous tienne,
 Vous possédez du tout la race Italienne
 Vous connoissez aussi vn millon de farceurs,
 De fols, de basteleurs, de fauteurs, de dâseurs,
 En vn mot vous auez par tout la renommée
 D'en estre l'intendant, faites en vne armée.
 Et puis estant le chef de tous ces gens d'honneurs,
 Aydez que vous serez des troupes de voleurs
 Que vous auez tousiours maintenus dans la France
 Personne ne pourra vous faire resistance.
 Il faut faire au besoing des fleches de tout bois,
 Prenez Italiens, des Normans, des François,
 Armez si vous pouuez toute la Picardie,
 C'est bien des nations toute la plus hardie,
 Faites vn Regiment de Prestres Hibernois,
 D'allobroges, Lorrains, Bas Bretons, Albanois.
 Et ayant ramassé tant de braues Gens-d armes
 Vous mettrez dans Paris de cruelles allarmes,
 Vous les affamerez, & dedans peu de tēms
 Vous les verrez soûmis à tous vos combattans.

Nirazam.

Il est bien vray, Monsieur, que i'ay grand connoissance
 Auec tous les pendarts d'Italie & de France,

I en ay bien trente mille qui me rendent tribut
 Et i ay dessus eux tous vn pouuoir absolu,
 Mais apres tout ce sont des forces bien debiles
 Pour pouuoir resister contre quatre cens milles.

Yre me d.

Te donne pour ma part vingt cinq milles Laquais
 et i armeray encor autant de porte-faiz,
 Moy mesme conduiray ce petit corps d'armée,
 Par ainsi nous pourrons aller à main armée
 Mettre à feu & à sang, ce qui est dans Paris
 Que sans doute d'abord nous verrons bien surpris
 Quand nos desesperés incapables de crainte
 Feront à ces frondeurs vne si lourde atteinte.

Naleac.

Et moy, lors que i estois vn reuerend vacher,
 Parmi mes compagnons, tant bouvier que porcher,
 le fis tant en six mois de bonnes connoissances
 Que ie me promets bien d'auoir leurs assistances.
 Te ny scaurois penser sans regretter ce tems,
 Car pour n'en point mentir i'estois des plus contens:
 I'estois vn petit Roy entre ceux de mon aage,
 I'estois vn Roy de roile habillé de village,
 Des soüillers sans cousture avec vn grand chapeau
 Qui estoit à dentelle & percé par le haut.
 Te n'auois pas besoing d'auoir vne chemise
 Car mon habit estoit d'vne estoffe de mise
 Qui pouuoit aisément me seruir pour les deux.
 et i'estois pour le moins autant honoré d'eux
 Que de tous les voleurs vous pourriez iamais estre
 Helas! ce souuenir ne peut pas me permettre
 Depenser d'auantage à ce bon tems passé:
 Neantmoins faut encor, puisque i'y ay pensez,
 Que ie die en vn mot comme ie pûs atteindre
 A ce degrez d'honneur que ie ne scais trop plaindre.
 Lors que de porte en porte vn baston à la main
 I'allongois l'estocade en demandant du pain,
 Vn iour il me suruint vne office vacante

Pour conduire des porcs environ vingt ou trente :
 Et par ce que i'auois de grans competeurs,
 Qui malgré moy vouloient en estre conducteurs,
 L'allay tout de ce pas sans tarder d'auantage
 Trouuer l'archiuacher assis dessus l'herbage ;
 et puis ayant passe mon chapeau dans mon col ,
 Le luy plus tant d'abord qu'il rioit comme vn fol,
 Testois emmitoufflé en attrape science ,
 et en ce bel estat ie fis la reuerence
 Grand Prince des vachers , qui sous vostre pouuoir
 Auez tant de suiets rangez en leur deuoir,
 Qui par vn tour de main pouuez tous les soumettre
 D'vn pouuoir absolu aux coups de vostre sceptre,
 Vous à qui appartient toute collation
 D'vne charge vacante en vostre dition :
 Je viens vous rendre hommage , avec humble requeste
 De vouloir me souffrir pour garder quelque beste.
 Monsieur , mon gros bouuier , mon Prince à nez crotté
 Roy de bœufs , de cochons , riche en necessité.
 I'ay bon bras , bonne voix , pour bien me faire entendre,
 Si i'ignore mon art , ie pourray bien l'apprendre.
 Ma requeste entenduë , il me dit aussitost ,
 Mon fils , ie vous reçois , baissez-moy les sabot ,
 (Car c'est en ce faisant que l'on me rend hommage)
 Deormais vous pourrez paistre autour du village.
 Mepiaissant tout ainsi qu'vn poux sur vn teignon ,
 Le cours au mesme instant prendre possession ,
 et peu de tems apres ie veois comme vne armée
 Qui venoit droit à moy lagueule enfarinée.
 Moy , sur pris de cela , ie fais gille soudain,
 Mais vn drille me dit m'arrestant par la main ,
 Hugues , pourquoy s'ensuir quand cette compaguie
 Vient pour vous saluër en grand ceremonie ?
 Tout beau , tout beau. et moy encore que de peur
 en chausses ie chiaffe , il falut par honneur
 Attendre en patience vne telle embassade :
 Aussi tost vn d'entr'eux avec vne accolade

C

Me dit ie suis venu de par tous les vachers
 Sans oublier icy les reuerens porchers,
 Pour vous congratuler, & donner assurance
 Que nous serons à vous avec nostre assistance:
 Si quelqu vn vient troubler vostre contentement
 Alors de mon costez i'en promis tout autant,
 et apres le serment iuré sans contredite
 Ie me promets d auoir vingt mil hommes d elite.

Miraxam.

Nous sçauons maintenant qui nous secondera,
 et il ne reste plus qu'à sçauoir qui sera
 Qui voudra desbourser & faire la despense
 Pour payer les soldats & pour leur subsistance.

Yremé'd.

Ce n'est pas moy.

Naletac.

Ny moy.

Niraxam.

Messieurs vous sçauiez bien

Qu'en France maintenant ie ne possède rien,
 Car preuoyant de loing que pour quelque folie
 Ie serois obligé d'aller en Italie,
 Ce que i'ay desrobé par vostre seul moyen
 I'ay voulu de Francois le faire Italien,
 Si ie n'auois donné bonne ordre à mon affaire
 Aurois-ie sur la terre vn asseuré repaire,
 Puis que le fondement de nostre seureté
 Prend pied dessus l'argent qu'en France ou m'a presté
 Nous deuous des demain plier nostre bagage
 Depeur d'estre punis de nostre brigandage.

Yremé'd.

Vous vous troublez l'esprit sans beaucoup de raison,
 Si vous voulez ne craindre aucune trahison,
 Donnons à nos soldats liberté de tout prendre:
 Chacun par ce moyen priera de nous deffendre,
 et ainsi ces voleurs sans qu'il nous couste rien,
 Deffendans les voleurs amasseront de bien.

Il est vray : nous sçauons à nostre experience
 Que quand on ne craint point ny rouë ny potence :
 On se fait si l'on veut riche tout en vn iour,
 Faites donc que demain on batte le tabour.

SCENE SECONDE.

DRACIP, TERVOBAT, TELBVOD.

DRACIP.

S Vs donc, chers compagnons d'une mesme fortune,
 Et tous participans d'une mesme infortune,
 Vous scauez que des gens qui par leurs actions
 Se sont mis en horreur parmy les nations,
 Ne trouueront iamais en terre d'assurance,
 Et principalement au Royaume de France :
 Ou si impunement par d'insignes larcins
 Au despens du bon homme auons graiffé nos mains,
 Il importe beaucoup en l'affaire presente,
 Deplier nostre voile & de fuir la tourmente.

Teruobat.

Il seroit à propos que chez quelque estranger
 Nous allassions bientoist nos larcins desgorger :
 De peur que si long tems nous demeurons en France
 On ne nous.

Telbuod.

Ah i enragé ! ou auoir assurance
 De trouuer aucun lieu propre à nous retirer ?
 Quel sera le pays qui voudra tolerer
 Que des maistres voleurs y prennent leur demeure,
 Croyez-moy, c'est bien là, la voye la moins seure.

Teruobat.

Qui nous connoit ?

Telbuod.

Quoy donc vous estes à scauoir
 Que mesmes les meschans ne veulent pas nous voir ?

C .ij

Et que nostre presence est si fort odieuse
 Que la main d'un bourreau se trouueroit peureuse
 S'il falloit (comme bien nous auons meritez)
 Qu'il ferra le licol à nos meschancetez ?

Dracip.

Mais, foy de Maltotier, comme on nous fait entendre
 L'Allemand volle assez sans qu'on le fasse pendre,
 Allons en leur pays.

Telbuod.

Voylà bien debuté,
 Ceux dont nous encouons toute l'indignité
 Voudront nous receuoir apres nos voleries ?
 Apres tant de larcins, rapines, pilleries ?
 Apres auoir volé leurs monstres ordinaires !
 Leurs payemens, leurs pains, leurs munitions de guerres ?
 Quoy ? apres tout cela vous ozez esperer
 De pouuoir seurement chez eux vous retirer ?

Teruobat.

Ou donc ferons nous bien ?

Telbuod.

Allons à tous les Diabes
 Allez, si vous voulez comme des miserables
 Chercher quelques assurance aux pays estrangers,
 Pour moy, ie ne veux point me mettre en ces dangers.
 Si i'auois bien enuy qu'on me cassast la teste
 Ie ne voudrois ailleurs chercher d'autre retraite,
 Encor ne sçais ie pas si parmy les Demons
 Nous pourrons bien trouuer quelques conditions,
 Car nous ne sommes bons à bouillir n'y a frire.
 Et vne chose encor qui nous pourra bien nuire
 C'est que si nous venons à estre reconnus
 Il faut nous assurez que nous sommes perdus ;
 Car ces damnez richards ialoux de l'opulence
 Nous connoissans farcis de tout l'argent de France :
 Nous hacheront menus comme chair à pastez
 Et peut estre d'entre eux ferons nous reiettez.

dracip.

Dracip.

Il nous faut tellement desguifer le visage
Qu'on nous prenne plustost pour quelque Jean potage:
Ou pour des Spacamonts, que pour d'honnestes gens
Qui estoient honnorez de tant de courtisans.

Teruobat.

Nostre-premier mestier nous servira de masque
Et nous deliurera d'une telle bourrasque:
Je reprendray l'Estat d'un honneste fripier
C'est comme vous sçavez tout mon premier mestier.

Dracip.

Et moy ie reprendray mon antienne pratique,
Qui estoit de crier dedans vne boutique,
Michel, me disoit-on, quitte ta belle, & crie.
Monsieur, botte portée, ou botté de hazard;
Et par ce que i estois tout le plus grand bauard
Qui iamais ait esté dans la Sauaterie,
Or vous sçavez comment ie quittay ce mestier
Avant que d'obtenir celui de Maltotier,
C'est que conformément à l'Estat que ie porte
Je desrobay, de la on me mit à la porte.
Et quoy que ma Maistresse eust bonne volonté
De ne pouvoir souffrir que l'on m'eust mal traité,
Et qu'elle m'aymast plus que son vieil cocu mesme,
Elle ne pût pourtant par tout son stratageme
Empescher que mon maistre à qui i auois volé,
Deux petis sols marquez ne m'ait bien querellé,
Et qu'ayant bien couru pour tacher de me battre
Enfin il me chassa me donnant cinq & quatre;
Je m'en vais achepter quelque sale tablier
Avec l'habit poissé d'un Maistre Cordonnier.

Telbuod.

Il ne faut point penser qu'on vous puisse connoistre
Quand avec cét habit on vous verra paroistre
Vous sçavez quand à moy, cela n'est point nouveau,
Que iamais ie ne fus autre que Maquereau,
Et que pour le present n'en connoissant plus guerre

D

14

Pour me bien desguifer ie ne scautois que faire,
Car ie n'ay plus du tout de filles sous mes gages
Pour me refaire encor fripier de pucelages.
Ah! la vache est à moy! ie vendray des Chançons,
(Car ie laisseray vendre aux femmes des chifons)
Cen est pas mon mestier, mais bien des Maquerelles
Après quelles n'ont plus connoissance de belles,
Et de ce pas ie vais pour mes quatre ou cinq sous
Achepter des Chançons pour crier avec vous.

SCENE TROISIEME.

S I O B S E D. seul.

VOILA qui est estrange! on ne scait reconnoistre
Les desseins de Paris par espion ny traistre
Le Bourgeois est armé, & par vn grondement
Chacun parle à la fois, mais tous diuersement;
L'vn dit, on va au pain, l'autre dit, à la guerre,
L'vn sieger S. Germain, l'autre aymé mieux se taire
Mais le plus gros bruit est que sans doute demain
Tout le Parisien sort pour sieger S. Germain,
Ie ne scaurois que dire à Nirazam mon Maistre
Qu'il cherche vn espion ie ne le veux plus estre.
Il veut scauoir au vray ce que fera Paris,
Comment le scaura-il? ie ne l'ay point appris,
Cependant, il vaut mieux que ie luy fasse entendre
Ce que l'on dit, affin qu'il songe à se deffendre;
Mais, Dieu! quelqu'vn s'aduance, hélas ie suis perdu
Certes ie suis trouffé si l'on m'a entendu
Ah, c'est mon Maistre elui.

SCENE QUATRIÈME.

NIRAZAM, YREMED, NALETAC, SIOBSED.

NIRAZAM.

Hé bien qu'elle nouvelle ?

La ville de Paris est elle encor rebelle ?

Siobsed.

Mon sieur plus que iamais dans deux heures au plus,
S. Germain est siegé.

Naletac.

Ah ! nous sommes perdus.

Yremed.

es tu bien assuré de ce que tu rapportes ?

Siobsed.

Quoy ? apres avoir veu les Parisiens aux portes
Avec des armes, pains, poudres, munitions,
Beaucoup d'artillerie, avec force canons ?
Après un bruit confus de cette populace :
Parmy nos ennemis il faut nous faire place
Il faut sans differer en prenant S. Germain
Amener vif ou mort ce traistre Nirazam.
Ie l'aurons ce voleus, & en despit du Prince,
Qui a tant ravagé nostre pauvre Prouince,
Iely apprendons bien qu'avecques nostre argent
On ne doit desrober un Roy secretement.
Helas ! quand i'entendois du peuple la menace
Qui estoit contre vous d'une mortelle audace
Ah que ie pleignoïs bien vostre malheureux sort !

Nirazam.

Desbois mon bon amy ne me plains pas si fort.

Siobsed.

ah ie crains.

Nirazam.

Que crains tu ? crains tu qu'on te delaisse ?

D ij

16
Siobsed.

Helas non ! mais ie crains que ma pauvre Maistresse
Que i'allois visiter de deux iours en deux iours
Pour ma trop longue absence esteigne ses amours :
et vne perte encor que ie crois sans pareille,
C'est que ie ne sois plus Cheualier de la Treille,
Car tous les Cheualiers sans gouster mes raisons
Neme souffriront point apres mes trahisons,
et s'ils me connoissoient si traistre à ma patrie
Il me degraderoient de la Cheualerie.

Yreme d.

Qu'est ce donc que i'entens ? quelqu'vn parle bien haut,
Ou bien c'est vne alarme ou vn traistre nouveau.

SCENE CINQVIESME.

DRACIP, TERVOBAT, NIRAZAM, YREME D.
NALETAC, SIOBSED.

Dracip.

Botte à changer, Monsieur : Monsieur botte portée.

Nirazam.

Qu'on chasse ce Coquin.

Teruobat.

Casaque supportée ;
Monsieur, habit d'esté : Bonnet quarré Monsieur.

Naletac.

Que nous veut dire donc cet impudent crieur ?

Teruobat.

Monsieur, sotanne neufve.

Dracip.

J'ay de bonnes bottes.

Yreme d.

J'estime qu'ils sont forte.

Teruobat.

Monsieur

17

Monfieur bonne calottes.

Nirazam.

Si ie vous prens maraults.

Dracip.

Monfieur , voyez i'ay.

Des bottes de hazard.

Naleiac.

Ah bon Dieu qu'est cecy?

Dracip.

Monfieur que cherchez vous , des bottes de com uagne.

Teruobat.

De bons chapeaux, Monfieur, d'habits du drap d'efpagne.

SCENE SIXIESME.

NIRAZAM , YREME'D , DRACIP ,
TERVOBAT , SIOBSED , TELBVOD ,

ENTRE CHANTANT.

CROYEZ vous galands malheureux
 Par des yeux languiffans, des respects, & des vœux
 Tefmoigner l'ardeur de vos feux ,
 Par ma farine, c'est la Chanfon du temps :
 Je fuis aymé de ma belle voisine,
 D'un peu de lard
 Je mets vn pucelage en grand hazard.
 Philis qu'un amant est peu fin
 De vous offrir des vœux quand vous mourez de faim
 Et que vous n'avez pas de paim ,
 Chere Maiftresse :
 Je vous en aporte vn gros de Gonesse
 Et pour l'auoir ,
 Je ne demande rien qu'un peu d'efpoir.
 Chassez le coquet affamé
 Qui croit par vn sonnet ou par vn bout ruiné
 Serendre digne d'estre aymé,

Dans la famine,
 Il faut des poix, du lard, de la farine
 Pour tout auoir,
 Il ne demande rien qu'un peu despoir.
 Adieu les bijoux du Palais,
 Les chansons, les Romans, les beaux mots, les Poulets,
 Adieu la danse & les balets
 Pour estre aymable,
 Il ne faut plus que tenir bonne table
 Vn vray galand
 Ne se doit point trouuer sans pain chaland.

Niraxam.

Peste soit des pendars qui dans nostre assemblée
 Viennent entremesler leur chetive denrée,
 Il importe pourtant en ces extremitez
 De trouuer vn repaire à nos meschancetez.

Yremé'd

Vous sçauiez mieux que moy qu'aucun lieu de la terre,
 Ne pourroit iamais estre aux voleurs salutaire,
 Vous nous auez rendu tellement odieux
 Par vos deportemens & desseins fartieux,
 Que si vous n'auiez pas aux diables cognoissance
 Nous sommes tous perdus sans aucune esperance.

Niraxam.

T'en ay depuis long-temps au grand diable Pluton,
 Et j'espere de luy quelque chose de bon.
 Je faisois avec luy le plus ample trafique
 Que iamais fit forcier avec son art magique,
 Pourueu qu'il me donnast grand' quantité d'argent
 Je luy ay accordé & presté le serment
 Qu'il auroit les porteurs de cette marchandise:
 En suite de cela aymant ma chalandise,
 Il me fit dans la France intendant des voleurs,
 Et de là sont venus tant de monopoleurs,
 Car s'il me suggeroit par ses grande largesses
 Vn moyen d'amasser de nouvelles richesses

Aussi-tost ie cherchois deux mille Partisans
 Qui voloient hardiment les pauvres payfans :
 Ainsi pour chaque impost que i ay mis dans la France
 J'ay mis deux mils voleurs en sa pleine puissance,
 Et comme compagnons de mes mechancetez,
 Aseurez vous d'auoir ce que vous meritez.
 Ouy, tenez pour certain quoy que le François fasse
 Que parmy les demons vous aurez bonne place,
 Et generalement pour vous & vos commis
 J'y en ay retenu & fait beaucoup d'amis.

Teruobat, à Dracip.

Ah la bonne rencontre !

Dracip.

Il faut pourtant nous taire,

Nous irons avec eux.

Telbuod.

Voila bien nostre affaire.

Nirazam.

Allons donc au plustost voir messire Caron
 Qu'il nous fasse parler à son maistre Pluton,
 Puisque communement les cantons de la terre
 Sont armez contre nous pour nous faire la guerre.

Siobsed.

Allez, on vous fera vne Croix sur le dos,
 La France apres cela sera plus en repos,
 Quand à moy, ie m'en vais avec grande allegresse
 Jouir de ce bon-heur aupres de ma maistresse.
 Il fort.

Teruobat.

Suiuons ces autres cy.

Nirazam.

He Caron ou es tu ?

Naletac.

Nous n'auons point encor trop long tems attendu
 Peut-estre passe il quelqu'vn à l'autre riu.

Yreme'd.

Il nous faut donc icy attendre qu'il arriue.

Hé, hé, hé, battelier.

Caron, derriere la tapissierie.

On y va, on y va.

Pluton, derriere, &c.

Attens, ie veux passer pour sçauoir qui est là,
Ie crois voir vn grand train, sçachons ce qu'il demande.

S C E N E S E P T I E S M E

& derniere.

PLVTON, CARRON NIZARAM, YREME'D,
TERVOBAT, DRACIP, TELBVOD.

Pluton.

Ah mon cher Nizaram vous auez grosse bande?

Nirazam.

C'est Monsieur Yreme'd & Monsieur Nalerac.

Pluton,

Ces deux autres icy avec ce payfant,
Ne sont ils pas aussi de vostre compagnie?

Nirazam.

Ils ne sont pas des miens, pour tels ie les renie.

Pluton.

Ie suis trompé, ou bien c'est là Monsieur Telbuod,

Telbuod.

Vous en auez menti, excusez s'il vous plaist.

Nirazam.

Il est dedans la France en bien autre posture;

Pluton.

C'est le sieur Teroubat comme ie coniecture,
C'est Telbuod & Dracip, ou ie suis abusé.

Nalerac.

A quoy bon, chacun d'eux seroit il desguisé.

Pluton.

Parce'qu'ils sçauent bien que par trop d'auarice,
Ils ne m'ont point rendu vn fidele seruice,

Car au lieu d'engager beaucoup d'autres humains,
 Dedans tous leurs impôts se servans de leurs mains
 Ils ont au grand mespris de mon noir diadème
 Pour faire vn plus grand gain voulu tout faire eux mesme
 Ainsy à mes despens ils se sont enrichis,
 Sans iamais m'acquiescer que fort peu de commis.

Yreme'd.

Si cela est, mon Prince, ils ne sont point capables,
 D'obtenir aux enfers de charges honorables :
 Mais ie ne scaurois croire en ces habillemens
 Qu'il s'y puisse cacher aucuns des partisans,
 Au reste sondez les, & vous pourrez apprendre
 En quatre petits mots ce qu'ils ont dans le ventre.

Pluton.

Viens ça icy bon homme, approche, qui est tu ?
 Nomme moy ton parrain, & d'où tu es venu.

Teruobat

Moy ? ie suis vn pauvre homme à vostre humble seruice,
 Il faut se consoler, pauvreté n'est point vice,
 On m'appelle la Broche, & mon premier mestier
 (Que i'exerce à present) c'est celuy de Fripier.

Pluton.

Et toy qui fais icy vne triste grimace,
 Qui est tu ?

Telbuod.

Qui ie suis ? mon nom est la besace,
 Normand de Nation, mon mestier maquereau :
 Mais voyant que chez moy ie n'auois rien de beau
 Qu'on ne frequentoit plus mon honneste maison,
 J'ay pris aussi l'estat de vendeur de Chançon.

Pluton.

Et toy dis moy ton nom & ton mestier sans feinte,

Dracip.

Ie suis vn Cordonnier on m'appelle la pointe,

Nirazam.

Voila de plaisans noms.

Naletac.

F

Aussi bien supposez,
Que ces drosses d'habits dont ils sont deguifez.

Pluton.

La broche, est - ce pas vous qui par l'obeissance
Que vous rendiez iadis à ma toute puissance,
Pour auoir de l'argent auez par tant de fois
Mis tant & tant d'impôts sur le pauvre Bourgeois.

La Broche.

*Cocq à
l'Asne.*

Ouy, ie suis vn Bourgeois, qu'infinité de drosses
Ont fait mourir de faim par mille Monopoles.

Pluton.

Dis moy donc, n'est tu pas ce fameux partisan
Que i'ay tant enrichy des biens du Payfan.

La Broche.

Ouy ie suis paysan, & ne suis gueres riche
Iugez si on est gueux quand on fesse la michie.

Pluton.

Cela ne prouue point ta grande pauureté,
Ie ne ris pas, dis moy la pure verité.

La Broche.

Ouy, ouy la verité est vne belle chose
Ie l'ay veuë autresfois elle est couleur de rose.

Pluton.

Ah! si i'entre en furie, on en verra beau ieu
Ie te feray ietter dans vn horrible feu.

La Broche.

Monsieur ie n'ay pas froid, ne bougez ie vous prie
Ie n'en ay pas besoin, ie vous en remercie.

Pluton.

Peste soit du coquin qui si impudemment
Quand ie parle se rit de mon commandement,
Toy, à ce que tu dis, qui t'appelles la Pointe,
Respons: mais souuiens toy que si ta contrepointe
Tu receuras de moy vn iuste chastiment,
A ce que ie diray respons directement.

La pointe.

Sic argumentaris, toy qui te dis la pointe,

Respons. Mais souviens toy que si tu contre pointe :
Tu recevras de moy vn iuste chastiment
Nego consequentiam, de ce bel argument.

Pluton.

Marault que veux tu dire avec ta consequence
Quoy? tu te ris encor de mon interrogance?

La pointe.

Sic argumentaris, ad interrogatum,
Quoy tu te ris encore? *concedo le totum.*

Pluton.

Tu te gauffes de moy avec ton ie l'accorde?
Tu ne te tairas point si ie ne prens la corde?

La pointe.

Concedo.

Pluton.

Ce pendent me feroit enrager.

La pointe.

Transcat.

Pluton.

Ah ! tantost ie te feray changer ;

Mais voyons celuy-cy, il pourra nous apprendre
Ce que de ces deux-là, ie n'ay point sçeu entendre
La bezace, du moins c'est la ton sobriquet,
Car ie veois Telbuod sous ton plaisant roquet
Dis moy en bonne foy, mais dis sans raillerie,
N'est ce point toy qui as par mille volleries
Fait mourir le soldat, ruiné le bourgeois
Espuisé tout l'argent du pauvre villageois?

La Bezace.

Dedans vn seul cayer, Monsieur, l'y en a quatre à quatre
Et ie les vends vn sol sans rien du tout rabattre.

Pluton.

Quel rustau est cela? tu n'as point de raison,
Respons, sans me parler de ta vieille chanson.

La Bezace.

Vous sçavez mieux que moy point d'argêt point de suisse
Sans payer ma chanson, croyez vous que ie puisse

Pour quelque grand mercy donner ce qu'on me vend ?

Pluton.

Te n'ay iamais connu vn pareil impudent.

La bezace.

Oüy Monsieur i en connois, mais ie vous dis de belles
et ie vous en promets deux qui seront pucelles.

Pluton.

Voyla de vrays maraults qui sans doute ont iuré
De se moquer d'un Roy qui doit estre adoré,
Ie ne sçauois souffrir de ceux-là l'impudence
Qui par des *atibis* mesprisent ma puissance
Caron prenez les moy, & que de grands tourmens
Leurs seruent aujourd'huy de iustes chastimens.

Caron.

Hé, la Pointe viens çà, la broche & la Bezace
Approchez-vous. Vrayement vous auez bonne grace
De vous railler ainsi de mon Prince Pluton.

La Broche.

La Bezace à bien dit, qu'il n'y faisoit pas bon,
Qu'on nous maltraitteroit au Royaume des Diables.

Pluton.

Les mespris faits des Roys ne sont point pardonnables
Qu'ils soient suppliciez comme ils ont meritez,

La Bezace.

Voudriez vous bien nous voir si rudement traittez ?
Poureu que vous ayez deux ou trois pucelages
N'excuserez vous point.

Pluton.

Non, vos maquerelages

N'auront point dessus moy vn assez grand pouuoir
Pour pardonner à vn qui manque à son deuoir.
Pour mon autorité qu'ils ont tant mesprisée
Ie veux qu'ils soient punis de toute leur risée
Oüy, vous ressentirez les plus rudes tourmens
Que l'on ait éprouuée de tout mes iugemens
I'armeray contre vous toutes mes trois furies
Pour seruir de bourreaux à tant de railleries.

La Broche

La Broche.

Vous prendriez trop de peine, & i'aymerois bien mieux
Vous dire nos desseins qui sont mysterieux
Que de vouloir souffrir qu'on me mist à la gesne.

La Pointe.

Voulez vous oublier toute l'ancienne haine
Qu'avez eu autrefois contre trois Partisans ?

Pluton.

N'auois-je pas bien dit que c'estoient mes galans ?
Quoy ? vous croyez tromper, voleurs, fourbes, infames,
Vn qui est esclaire de mille & mille flammes.
Vous avez donc douté de l'infiny pouuoir
Qu'un grand Prince & vn Dieu des enfers doit auoir,
Apprenez que ie vois clairement qui vous estes,
Et ic me vengeray de tout ce que vous faites,
Ie veux dès maintenant pour vostre chastiment
Que Caron vous repasse en terre promptement.

La Broche.

Ah! donnez-nous plustost des peines eternelles
Que de nous....

Pluton.

Non, ie veux qu'en terres naturelles
Vous me satisfassiez pour vos crimes passez ;
en retournant aux lieux dont vous estes chassez.

Niraxam.

Grand Roy, excusés les pour l'insigne seruice
Qu'en France ils ont rendu à ma grande auarice,
Ie croy que le sujet de leur desguisement
N'estoit que pour entrer chez vous plus aisément,
Et c'est pour vous seruir & vous estre agreables
Qu'ils ont ainsi cherché des masques fauorables;
Enfin ils n'ont iamais conceu d'autre dessein
Au mesme instant qu'ils sont sortis de S. Germain,
Que pour vous demander vn pardon de leurs crimes,
Et se rendre à vos pieds volontaires victimes,
S'asseurans toutesfois que vostre Maiesté,
Exerceroit sur eux quelque traict de bonté.

G

A tout le moins souffrez que par vostre puissance
 Ils se disent su jets sous vostre obeissance :
 Donnez leur quelque employ qui approche du mien ,
 Car c'est par leur moyen que j'ay acquis du bien.

Pluton.

Iules, j'aurois grand tort de faire resistance
 A la priere d'un qui m'a seruy en France
 Allez, ie vous promets quelque condition ;
 Puis qu'ils ont merité vostre protection ,
 Et quand vous aurez eu quelque charge honnorable
 Que si quelqu'une peut leur estre conuenable
 Je la laisse à leur choix, toute ma passion ,
 Cherchera seulement leur satisfaction :
 Et pour en peu de temps terminer cette affaire,
 Je veux en premier lieu tous trois vous satisfaire ,
 Et quand vous aurez eu vostre contentement ,
 Messieurs nos desguisez en auront tout autant ,
 Dites, Iules, quel rang voulez-vous qu'on vous donne ?

Nirazam.

A vostre volonté la mienne s'abandonne,
 Vous sçavez mieux que moy si ie suis propre à rien.

Pluton.

Vous n'estes quasi bon qu'à desrober du bien ;
 Et moy comme ie suis le grand Roy des richesses
 Ny voleurs ny commis avecques leurs finesse
 Ne sont pas bons chez moy pour auoir vn estat
 Qu'il puissent exercer avec vn peu d'esclat,
 C'est pourquoy sçachant bien que vous n'estes capables,
 D'auoir des qualitez qui soient considerables,
 Je diray ce à quoy chacun me peut seruir

Yremed.

Peu de chose nous peut plainement assouuir ,
 Et sans aller plus loing nostre fortune est faicte
 Si nous pouuons chez vous auoir quelque retraitsse.

Pluton.

Je commence par vous, & ce n'est pas en vain ,
 Car c'est vous des voleurs, qui estiez souuerain,

Je n'ay iamais trouué aucune Creature
Qui naturellement eut si bonne posture
Et qui eust comme vous assez ample fessier
Pour souffler icy bas & en faire mestier,
Parquoy, ce fera la vostre honorable office.

Niraxam.

Vous deués vous promettre vn fidele seruice,
Car i ay le trou si large & le soufflet si gros
Que ie puis aysement du vent qui est enclos
R'allumer tout le feu que ce Royaume enferre
Et ie reueillerois le feu elementaire
S'il se trouuoit esteint par quelque grand malheur,
Cependant grand-mercy d'vn si insigne honneur.

Pluton.

Toy qui estant laquais a batu la semelle
Tu seras icy bas vn porteur de nouvelle,
Me seruiras par tout, & dans le lieu secret
Tu prendras ta demeure & le tiendras bien net,
Tu portera l'esponge à Dame Proserpine
Auecques le carreau de ma grand concubine.

Yrme'd.

Grand Roy ie me reffens viuement obligé
De souffrir que chés vous ie me trouue logé
Auec la dignité qui m'est plus conuenable,
In quoy ie tacheray de vous estre agreable.

Pluton.

Quand à vous Naletac iadis maistre vacher
Il vous faut vn estat propre à ce beau mestier :
Ie vous donne le soing de mon portier ceibere,
Mon dragon, ma vautour, auecques ma vipere,
Mes couleures, crapaux, anguilles & serpens
Et generallyment des bestes de ceans.

Naletac.

Grand Prince des Demons que par vostre sagesse
Vous vous accommodés à nostre petiteesse.

Pluton.

Il n'en reste donc plus que trois à contenter

G ij

Et puis vous pourrés tous mon Royaume habiter.

La Broche.

Sire , il n'est pas besoing de nous donner d'office
Nous ne meritons pas vn si grand benefice.

Pluton.

Tous ceux qui ont seruy le Seigneur Nirazam ,
Auront dans mon Royaume vn azile certain
Et ie leur donneray quelque charge honorable ;
Selon que chacun d'eux s'en trouuera capable.
Vous Messires la Proche autrefois Tabouret
Vous serés icy bas Maistre de Cabaret
Aussi bien aymés vous à faire bonne chere :
Et vous prendrés le soing de ma cuisine entiere.

La Bezace.

Il est bien vray grand Roy qu'assez heureuse
I ay esté dans Paris marchand de chair humaine
Et ie vous promets bien que dans vostre domaine
I'en trafiqueray tant que de monopoleur
On me sur nommera le grand appareilleur ,
Ce pendant toutefois ie vous rend mille graces
De nous auoir donné aux enfers bonnes places.
vous estes bien heureux que monsieur Nirazam.
A faict avec Pluton vn pacte clandestin.
Car luy & vous & eux qui ont volé en France
Seroient icy venus seulement a patence,
Car tous les Parisiens contre vous iritez,
Peut estre vous auroient si rudement traictez
Et auroient tellement mis vos membres en pieces
Qu'en l'air il eut falu passer vostre viellese
Pour vous mieux soustenir , riez mes bons enfans
Vous auez leur argent & vous estes contens.

E I N.